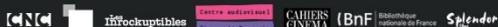


# SOIS BELLE ET TAIS-TOI !

UN FILM DE DELPHINE SEYRIG

AU CINÉMA  
LE 15 FÉVRIER



« Un très grand film »  
**LIBÉRATION**

« Culte »  
**PREMIÈRE**

« Le film se gorge virtuellement de toutes celles qui n'ont pas encore témoigné, de celles qui pourraient le faire aujourd'hui – les grands films politiques ne se terminent jamais »  
**LE MONDE**

« Seyrig brise sa propre statue de muse, en quête d'un cinéma qui réconcilierait la camaraderie et la féminité, la sensibilité et la masculinité, la politique et l'imaginaire »  
**CAHIERS DU CINÉMA**

« C'est au métier d'actrice que s'attaque *Sois belle et tais-toi !* et à la manière dont il les lie les actrices à la question de la séduction comme seul levier de réussite »  
**LES INROCKUPTIBLES**



Carole Roussopoulos et Delphine Seyrig, du collectif féministe Insoumuse, sur le tournage de *Sois belle et tais-toi* en 1981. PHOTO CENTRE AUDIOVISUEL SIMONE DE BEAUVOIR

Par  
**CAMILLE NEVERS**

**L**e film est une espèce de miracle. *Sois belle et tais-toi!* est le seul long métrage signé par Delphine Seyrig cinéaste (elle eut, comme Barbara Loden, son ombre américaine qui aurait pu figurer parmi ces femmes, d'autres projets inaccomplis). Ce n'est pas, ou pas seulement, un document, recueil «documentaliste», entre 1975 et 1976, entre Hollywood et Paris, de témoignages de 23 comédiennes sur leur condition d'actrice, de femme. Pas plus qu'il ne pose à l'objet culte auquel on voue certains films à force de rareté et d'être passés trop inaperçus, trop inconvenants, trop triviaux. *Sois belle et tais-toi!* est avant toute chose un très grand film, l'un des plus inouïs qu'ait produit le cinéma, dans ses marges.

#### VRAIE NAISSANCE

Miraculeux au sens aussi où il est le rescapé d'une technique ensevelie. Jane Fonda, Juliet Berto, Ellen Burstyn, Shirley MacLaine ou Maria Schneider, pour citer les plus réputées, répondent aux questions simples que Seyrig leur a adressées, tandis que Carole Roussopoulos capture avec sa caméra vidéo (la Portapak, une des premières produites) les visages en noir et blanc et les postures dans des pièces obscures, des fauteuils ou des lits. Elles

## «Sois belle et tais-toi» reprend la parole

**Document inouï dans lequel 23 comédiennes témoignent de leur condition au sein de la violente industrie cinématographique des années 70, le film de Delphine Seyrig, disparue en 1990, ressort en salles, plus grand et féministe que jamais.**

pensent tout haut, voilà le seul spectacle. Comme seul enjeu : la parole en déploiement. Elles débattent chacune de savoir si elles auraient choisi le même métier si elles étaient un homme, comme des rapports de cinéma, de hiérarchie que ça implique, du pouvoir masculin auxquelles elles se prêtent, femmes au tra-

vail et en représentation : «femmes au carré», en quelque sorte. Le film met en place un raisonnement dialectique implacable – une «pensée en acte» que les mots de ces comédiennes déroulent comme improvisée sur l'instant. Le film fait une ronde. Aucune ne témoigne se satisfaire de l'espace d'expression auquel

on les cantonne. C'est un film intelligent qui traite de l'intelligence. L'événement de la reprise de cette œuvre invisible sonne comme une vraie naissance, tant la première sortie, en 1981, avait été confidentielle. La restauration par la Bibliothèque nationale de France est providentielle, en particulier le travail

du son : sa première partie retrouve les voix originales des comédiennes anglophones à présent sous-titrées, la qualité spatiale du son direct et le grain de la parole, débarrassée du doublage qui obstrue encore la seconde moitié du film faute de solution technique. Les bandes-vidéo furent quant à elles sauvées de l'effacement par le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir, fondé par Seyrig, Roussopoulos, et Ioana Wieder avec leur association des Insoumuses dont, il y a quatre ans, le documentaire crucial de Callisto McNulty avait ravivé la flamme, ressuscitant leur travail pour un nouveau, plus large public. Ce temps fantomatique duquel nous parviennent les visages d'actrices de renommée diverses – mais logées toutes à la même enseigne – est le temps des balbutiements de la vidéo, dont on mesure ici l'évanescence du support, l'image toujours au bord de s'évanouir, le visage de s'effacer.

#### VICTOIRE ÉCLATANTE

Traité de DIY radical, pour autant des limbes magnétiques et des images «poltergeist», nous parvient la langue que l'on reconnaît pour la parler, langue «sœur», vivante, contemporaine, depuis MeToo plus que jamais. Tout chez Seyrig est précurseur – ce mois-ci paraît aussi l'essai *Delphine Seyrig, en constructions*, édité chez Capricci (*lire ci-contre*) que lui consacre le critique Jean-Marc Lalanne –, et remporte aujourd'hui une victoire éclatante,

Ce principe d'aller interroger d'autres actrices, camarades et collègues, produit un des films les plus forts car inédit de l'histoire du cinéma.



Entretien de Delphine Seyrig et Maria Schneider. PHOTO CENTRE AUDIOVISUEL SIMONE DE BEAUVOIR

posthume. Ce principe tout bête sur le papier pour une actrice célèbre devenue cinéaste insurgée, se donnant les moyens de faire ses films en bande et en contrebande au prix d'hostilités et de censures (on lui offrit moins de rôles, et elle en accepta moins), d'aller interroger d'autres actrices, camarades et collègues, produit un des films les plus forts car inédit de l'histoire du cinéma. Non un film dispositif, de surplomb ou dogmatique, mais un film geste, plein d'allant, de pensée vive. Le geste de *Sois belle et tais-toi*, geste militant et réflexif, opère par les moyens du cinéma un état des lieux de la fiction des années 70, liberté supposée et sa régression admise, en pleins mouvements de libération de la femme.

#### EXCEPTIONNALITÉ

Carole Roussopoulos raconte que la seule indication de mise en scène de Seyrig fut qu'elle restât fixe sur les visages et sans utiliser de pied, caméra à l'épaule tout le temps. Il en résulte un petit vacillement, comme un scintillement de l'image et un tremblé. Ce que ça produit est le mouvement modulé d'une pensée qu'on voit prendre forme sous nos yeux. On voit les visages s'animer dans le temps de l'échange et de l'écoute, acquérir une matérialité, la palpation de la pensée confiée comme pour la première fois. On les voit chercher leurs mots, y repenser, hésiter, s'en amuser. Certaines, les plus jeunes, à l'instant même où elles répondent à Seyrig, semblent «se figurer» pour la première fois à quoi elles se prêtent, *the big picture*: par exemple qu'elles n'ont jamais eu à jouer de scènes avec d'autres femmes sinon de haine et rivalité entretenue par les hommes. L'évidence, leur clairvoyance, est redoutable. Il y a de supplémentaire qu'à la différence des reportages multipliant les témoignages, ou même de documentaires d'auteur, chacune ici s'adresse à Seyrig c'est-à-dire à nulle autre, actrice et autrice, leur égale et, on le suppose, leur amie. Cette



Jane Fonda, Juliet Berto, Ellen Burstyn ou Shirley MacLaine faisaient partie des intervenantes. PHOTO COLLECTION PROD DB

«adresse» interpersonnelle jointe au geste général de pensée déployée inédite (tel que le fit la même année du côté de la fiction *Jeanne Dielman*, lui aussi revenu au premier plan avec le top 100 des meilleurs films de tous les temps de la revue *Sight and Sound* - Seyrig couronnée) participe de l'exceptionnalité de l'œuvre, de la «bonne intelligence» d'un dialogue entre la femme et ses semblables. Le film allie ainsi à ce sautillerment altéré, rappelant le dénuement du cinéma muet, les qualités sublimes du cinéma sonore, de la puissance de la parole. De manière d'ailleurs intéressante *Sois belle et tais-toi* est l'antithèse absolue des *Hautes Solitudes* de Philippe Garrel, qui date de 1974, contre-version loquace à son mutisme poseur (là de Jean Seberg, Tina Aumont et Nico). Chez Garrel, de beaux portraits de femmes-enfants, filles perdues dont la

perte est la condition edgée pour les filmer, capturées corps et âme (soi-disant). Chez Seyrig, dans ce demi-sourire illimité qui caractérise la femme et l'œuvre, tout au contraire git une joie, une surprise railleuse permanente: son allégresse et sa colère de filmer, s'exprimer. C'est logiquement parce que *Sois belle...* est un film d'actrice qui traite tout entier et ne «parle» que de cinéma, dans sa précision d'écoute et sa réflexivité, qu'il est aussi un très grand film féministe. ◀

**SOIS BELLE ET TAIS-TOI!**  
de DELPHINE SEYRIG avec  
Jane Fonda, Juliet Berto,  
Maria Schneider... 1h52.  
En salles le 15 février  
**DELPHINE SEYRIG,**  
**EN CONSTRUCTIONS** de Jean-  
Marc Lalanne, édition Capricci.  
120 pp. Sortie le 17 février

#### UN LIVRE EN HOMMAGE À SEYRIG

«La si-tu-a-ti-on mérite atten-ti-on...»: Jean-Marc Lalanne, critique de cinéma et rédacteur en chef aux *Inrockuptibles*, dans son essai *Delphine Seyrig, en constructions* (Capricci) invente les mille façons possibles de rendre hommage à l'actrice, cinéaste et activiste disparue en 1990. En alliant les armes conceptuelles de la tradition cinéophile moderne et post-moderne à celles de la critique féministe et des études de genre, le livre compose le portrait cubiste d'une œuvre dont il restait à rassembler et diffracter en une même esquisse les multiples dimensions, miraculeusement tenues ensemble dans son travail comme dans sa vie: l'avant-gardisme et le glamour, la lutte et l'art, la politique et le jeu, l'émotion et la subversion, de *Marienbad* à *Jeanne Dielman* à son film-manifesto *Sois belle et tais-toi!*, des *Lèvres rouges* à *Scum Manifesto*, de Samuel Beckett à Carole Roussopoulos. Construction et déconstruction (de soi, du genre et des genres, de l'ordre du monde et de celui des images) y sont les deux forces principales, mises en tendre observation dans ces pages, d'une trajectoire qui n'a pas fini de nous parler, de cette voix reconnaissable entre toutes qui replit, pour toutes, la parole, en anti-icône iconique.

LUC CHESSEL

# les Inrockuptibles

Story

**En février, la ressortie en salle de leurs films met à l'honneur deux cinéastes : Delphine Seyrig et Jeanne Moreau, passées derrière la caméra au milieu des années 1970. Retour sur les parcours croisés de ces deux figures libres et avant-gardistes, dont l'œuvre éclaire les enjeux d'aujourd'hui, entre prise de parole des femmes et écoféminisme, et une certaine manière de faire du cinéma.**  
**Texte Bruno Deruisseau**

## Delphine & Jeanne, insoumises

94

**“I**l n'est pas de hasard, il est des rendez-vous, pas de coïncidence”, chante Étienne Daho dans son sublime morceau *Ouverture*. Ces paroles s'appliquent à merveille au mouvement qui agite aujourd'hui la cinéphilie contemporaine.

La manifestation la plus visible de cet alignement de planètes est évidemment le titre de “plus grand film de tous les temps” attribué par la revue *Sight and Sound* à *Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles* de Chantal Akerman. Mais ce mouvement de réévaluation de l'histoire du cinéma à l'aune du féminisme se cristallise plus largement autour de la figure de Delphine Seyrig. On ne compte plus les livres, hommages, émissions et spectacles qui lui ont été consacrés ces dernières années.

Pas de hasard, donc, si le faisceau braqué sur cette actrice doublée d'une cinéaste, dont l'œuvre évoluait jusque-là dans l'ombre de la triade Catherine Deneuve-Isabelle Huppert-Isabelle Adjani, illumine d'autres étoiles à l'éclat hier encore éclipsé. C'est le cas du travail de réalisatrice de Jeanne Moreau. Mis à l'honneur lors de la dernière édition du Festival Lumière de Lyon, ses trois films ressortent le 15 février en salle, la même semaine que *Sois belle et tais-toi* (1981) de Delphine Seyrig. S'il n'y a pas de hasard, il est donc des rendez-vous. Ce rendez-vous de distribution en salle entre l'œuvre des deux

réalisatrices renvoie à un autre rendez-vous, dont la date est une pierre angulaire dans la relecture actuelle de l'histoire du cinéma. En 1975, décrétée “année internationale de la femme” par l'ONU, Delphine Seyrig a quatre films à Cannes, dont trois réalisés par des femmes (*Aloïse* de Liliane de Kermadec en compétition, *Jeanne Dielman* de Chantal Akerman à la Quinzaine et *India Song* de Marguerite Duras hors compétition). Dans le quatrième, *Le Jardin qui bascule* de Guy Gilles, elle partage l'écran avec Jeanne Moreau le temps d'une scène. Les deux femmes sont assises à une table, seulement séparées par Patrick Jouané, acteur fétiche de Guy Gilles. Delphine, dans l'ombre, écoute Jeanne. Au cœur d'un halo de lumière, elle entonne une ballade romantique.

À cette unique rencontre au cinéma s'ajoute la participation chantée de Jeanne Moreau au titre emblématique *India Song* de Carlos d'Alessio, commercialisé en 45t sans toutefois retentir dans le film. À noter enfin que, présidente du jury de cette 28<sup>e</sup> édition du Festival de Cannes, Jeanne Moreau tiendra, malgré l'attribution du prix d'interprétation à Valerie Perrine pour *Lenny* de Bob Fosse, à décerner une mention spéciale “pour sa qualité et sa présence” à Delphine Seyrig. ...

→ Jeanne Moreau derrière la caméra pour son film *Lumière* en 1975.

Les Inrockuptibles n°17

Philippe Leduc/Agf-images

## Il serait à peine exagéré de dire que le premier film de Jeanne Moreau est une traduction fictionnelle du dernier signé Delphine Seyrig.

→ On sent que, plus que de nombreux-ses cinéastes en commun (Truffaut, Losey, Buñuel, Demy, Gilles, Duras, Grimblat) et une forme d'incarnation de la modernité cinématographique, elles partagent quelque chose de plus profond, fait d'une réflexion sur leur statut de comédienne, de femme et d'un désir de dépassement du rôle qui leur a été assigné. Si Anna Karina avait ouvert la voie en réalisant *Vivre ensemble* (1973), Seyrig et Moreau passent à la réalisation quasi à la même période, entre 1975 et 1976. Avant *Sois belle et tais-toi*, Seyrig cosigne d'abord *Maso et Miso vont en bateau* (1975) et *Scum Manifesto* (1976). De son côté, Jeanne Moreau passe à la réalisation avec *Lumière* (1976), puis *L'Adolescente* (1979) et enfin *Lillian Gish* (1983). Cette liste aurait sans doute été plus longue si les deux autrices avaient pu poursuivre leur œuvre sans être entravées par une industrie encore dominée par les hommes. Dans une lettre de félicitations qu'elle lui aurait adressée après avoir vu *L'Adolescente*, Delphine Seyrig avait même exprimé le souhait de tourner sous la direction de sa consœur.

Si les films de Seyrig ont connu, grâce au mouvement féministe, un regain d'intérêt ces dernières années, ceux de Moreau seraient tombés dans l'oubli sans la restauration entreprise par le distributeur Carlotta. Au-delà de cette série de rendez-vous, les œuvres de Seyrig et Moreau sont aussi fondamentalement liées dans leur chair. Il serait par exemple à peine exagéré de dire que *Lumière*, le premier film de Jeanne Moreau, est une traduction fictionnelle du dernier de Delphine Seyrig, le documentaire *Sois belle et tais-toi*.

### CORPS TRANSITOIRES

Encouragée par Orson Welles, Jeanne Moreau se décide à passer à la réalisation. Le choix du titre, *Lumière*, est frappant, tant il renvoie autant aux origines du cinéma (les frères Lumière) qu'au carburant qui en est la condition. Ce titre offre également la possibilité d'un décentrement. De la même façon que la lumière est ce vecteur transitoire qui donne vie à la pellicule, les acteurs et actrices sont les corps transitoires de la vision de la ou du cinéaste, et ce premier film s'attachera donc à raconter l'envers du décor en nous plongeant dans la vie d'une bande de comédiennes lorsqu'elles ne tournent pas. *Lumière* en suit quatre, incarnées par Jeanne Moreau, Francine Racette, Caroline Cartier et Lucia Bosè. Autour d'elles gravitent une galerie de jeunes acteurs prometteurs (François Simon, Bruno Ganz, Francis Huster, Niels Arestrup et Jacques Spiesser, ainsi que l'Américain Keith Carradine). Revendiquant l'influence de Renoir et de Woolf, mais aussi du mouvement pictural des nabis, Moreau ouvre son film sur une baignade de fin d'après-midi. Dans la piscine d'une villa du sud de la France s'ébrouent quatre femmes, qu'on retrouve ensuite dans une scène de repas au style quasi documentaire. Le film se relocalise ensuite à Paris et raconte les tracas, professionnels et intimes, des quatre comédiennes qui sont chacune à un stade différent de sa carrière. Éloge de l'amitié féminine, d'une forme de sororité, *Lumière* décrit aussi de façon implacable la toxicité des hommes. On assiste par exemple à une scène d'agression sexuelle qui ne dit pas encore

son nom ainsi qu'au chantage affectif et aux violences physiques d'un compagnon possessif et jaloux. Le film raconte aussi l'histoire du corps de l'actrice au fil des ans. Objet de toutes les convoitises lorsqu'il est jeune, il est progressivement délaissé par le regard masculin. Mais cet abandon s'accompagne d'un gain de liberté et d'une réappropriation. Dans *Lumière*, ce sont les femmes les plus âgées qui sont les plus libres de leur désir et les plus épanouies.

On retrouve ce constat d'une entrave et cette aspiration à la liberté dans les films de Delphine Seyrig. Coréalisé au sein du collectif Insoumuses par Carole Roussopoulos, Nadja Ringart et Ioana Wieder, *Maso et Miso montent en bateau* est l'aboutissement d'un stage d'initiation à la vidéo proposé par Roussopoulos auquel Seyrig et son amie d'enfance Wieder se sont inscrites avec l'idée que la vidéo pourrait être un nouvel outil parfait à la mise en pratique de leurs idées féministes. Dans ce premier film en forme de droit de réponse cinglant, elles se livrent à un démontage en règle d'une émission de télévision dans laquelle Bernard Pivot avait invité en 1975 Françoise Giroud, alors secrétaire d'État chargée de la condition féminine, pour la faire réagir, hilare, à une série de déclarations misogynes. Drôle, plein d'esprit et irrévérencieux, ce film pirate est un génial travail de détournement.

*Scum Manifesto*, la seconde réalisation de Seyrig, cette fois cosignée avec Carole Roussopoulos, est un film-dispositif. Désireuse de faire connaître le livre éponyme de Valerie Solanas, dont la radicalité tient en un appel à l'éradication des hommes par les femmes, Delphine Seyrig en dicte le texte à Carole Roussopoulos qui le tape à la machine, avec le journal télévisé en bruit de fond. Symbole de ce que les hommes ont fait du monde, ce JT sert de contrepoint à la violence du texte de Solanas, tandis que le dispositif de la dictée permet une puissante imprégnation de ses mots.

### LA SÉDUCTION COMME SEUL LEVIER DE RÉUSSITE

Mais c'est *Sois belle et tais-toi* qui rapproche le plus les œuvres de Seyrig et Moreau. Cette fois seule aux commandes, bien que toujours assistée de Roussopoulos à l'image, Delphine Seyrig s'est lancée dans un vaste projet de collecte de la parole d'actrices de toutes nationalités, de tous âges et de toutes notoriétés. Au total, ce sont vingt-trois comédiennes (dont les plus connues sont Jane Fonda, Juliet Berto, Shirley MacLaine, Maria Schneider et Anne Wiazemsky) qui répondent à un questionnaire-type sur la façon dont leur genre influe sur leur travail, ou plutôt l'entrave, puisqu'on comprend vite à quel point elles ne jouissent pas de la même liberté que les hommes et vivent avec la peur d'être agressées sexuellement. Plus fondamentalement, c'est au métier d'actrice que s'attaque *Sois belle et tais-toi* et à la manière dont il les lie à la question de la séduction comme seul levier de réussite, tout en les cantonnant à une gamme de rôles très restreinte ainsi qu'à un corps standardisé, domestiqué et tamponné d'une date de péremption.

Dans une scène marquante, Jane Fonda raconte par exemple comment son corps a été modifié pour qu'elle corresponde à "un produit du marché", jusqu'à ce qu'elle ne se reconnaisse



← Delphine Seyrig dans *Delphine et Carole*, insommes de Callisto McNulty (2019).

plus dans le miroir. Ce film sur une parole libérée s'achève enfin, comme le souligne Jean-Marc Lalanne [rédacteur en chef aux *Inrockuptibles*] dans un essai sur Delphine Seyrig à paraître en février\*, par l'anticipation du concept d'écoféminisme, à travers le témoignage d'Ellen Burstyn : "Nous avons le don de nous soucier, nous préoccuper, de soigner, de guérir. Maintenant, c'est la planète qu'il faut soigner et guérir."

Ce dernier élan avant-gardiste mis à part, son discours épouse en tout point celui de *Lumière*. Dans une scène qui reprend d'ailleurs le dispositif de *Sois belle et tais-toi*, une actrice répond aux questions d'une journaliste qui lui demande ce qu'est

le talent. En faisant des allers-retours avec un poster orné de cœurs de toutes les couleurs, assorti de l'inscription "Look at", accroché en face, sur le mur, elle lui répond que, pour une femme, le succès est d'être regardée et de susciter le désir. On y entend également des répliques qu'on pourrait retrouver dans le film de Seyrig : "J'en ai assez d'être la fille de mon père, la femme de mon mari, la mère de mon fils. Je suis Laura. Je veux retrouver avec toi qui je suis", dit Jeanne Moreau dans son film. Il y a, dans les deux œuvres, le désir commun d'organiser une communauté de femmes en rupture avec la culture patriarcale. ...

→ **DÉCENTRER LE REGARD**

Si le deuxième film de Moreau, écrit avec la romancière Henriette Jelinek à partir de leurs souvenirs d'enfance, offre moins la possibilité de filer cette comparaison, il y est pourtant question de féminisme. *L'Adolescente* raconte, dans la France de l'été qui précède la Seconde Guerre mondiale, les vacances d'une fille en train de devenir une femme. À 12 ans, Marie rend visite à sa grand-mère (Simone Signoret) et découvre à la fois l'amour, son désir, celui que les hommes plus âgés ont pour elle et la cruauté du monde des adultes. La narration aborde aussi des aspects plus prosaïques et pourtant très rarement représentés au cinéma, surtout à cette époque, comme les premières règles. Plus académique que *Lumière* dans sa mise en scène, *L'Adolescente* frappe d'abord par l'ambition de sa fresque historique. À la manière d'un tableau de Bruegel, le film semble vouloir fixer un instantané de la diversité et de la richesse de la vie paysanne d'alors.

Il offre aussi des moments dans lesquels se joue un décentrement du regard par rapport à l'histoire du cinéma. Lorsqu'elle filme la balade à travers champs de son adolescence et d'un homme beaucoup plus vieux, on pense aux mêmes scènes filmées par Rohmer dans *Le Genou de Claire*, sauf que la caméra est ici attentive à la beauté masculine et pas l'inverse. Même constat lorsqu'elle scrute le corps de l'adolescente dans une série de gros plans : c'est immédiatement au découpage, au propre comme au figuré, du corps de Haydée Politoff dans *La Collectionneuse* que l'on pense. Sauf qu'ici, Jeanne Moreau filme le reflet de ce corps dans un miroir et sa caméra retranscrit l'intériorité de la jeune femme plutôt que l'œil du voyeur. Enfin, en teintant la fin de son récit de paganisme, *L'Adolescente* anticipe aussi le réinvestissement contemporain et féministe de la figure de la sorcière.

**COLLEUSE ET PEINTRE**

S'il serait aisé de tisser des liens entre les derniers films des deux cinéastes, c'est paradoxalement à cet endroit qu'elles se différencient le plus. Car si le procédé de *Lillian Gish* est similaire à celui de *Sois belle et tais-toi* – en cela qu'il vise à récolter la parole de comédiennes stars –, leur angle diverge radicalement. C'est après avoir présenté une série d'émissions

radiophoniques consacrées à des stars hollywoodiennes que Jeanne Moreau décide de se lancer dans une anthologie de portraits de grandes actrices sous la forme d'entretiens. *Lillian Gish* devait constituer le premier épisode d'une série où l'on aurait croisé Bette Davis, Ava Gardner, Elizabeth Taylor, Jane Fonda, Faye Dunaway, Jessica Lange, Greta Garbo et Katharine Hepburn. En racontant la vie de ce mythe de cinéma par le menu, *Lillian Gish* s'éloigne de la question du féminisme pour mettre en scène l'admiration que Jeanne Moreau voue à son parcours d'actrice. Cette façon de se mettre en scène dans ses propres créations est ce qui différencie les deux cinéastes. Là où Seyrig a accédé à la réalisation par la porte de l'artisanat et du militantisme et n'a cessé de s'effacer au profit d'une approche collective, Moreau semble avoir été plus intéressée par la question du style et de la dimension autobiographique. Toutes deux féministes dans leur œuvre, elles s'y sont déployées différemment, Delphine comme une colleuse parmi d'autres, Jeanne comme une peintre.

Par la suite, ces deux pionnières ne parviendront pas, malgré leur désir, à réaliser d'autres films. Seyrig tente en vain de mettre en scène sa première fiction, *Calamity Jane, lettres à sa fille*, dans laquelle elle aurait tenu le rôle principal. Le film ne se fera pas, mais un très beau documentaire de Babette Mangolte existe sur sa gestation. Jeanne Moreau, quant à elle, aura vu échouer plusieurs de ses projets, dont une adaptation de *Solstice* de Joyce Carol Oates, qui raconte la passion amoureuse entre deux femmes. Mais les deux artistes auront ouvert la voie à la génération suivante, marquée par l'éclosion d'actrices-réalisatrices telles que Valérie Donzelli, Nicole Garcia, Valeria Bruni Tedeschi, Maïwenn..., à tel point qu'il n'a jamais semblé aussi facile d'enfiler cette double casquette que Moreau et Seyrig auront été parmi les premières à porter. ♣

*Lumière* (1976), *L'Adolescente* (1979) et *Lillian Gish* (1983) de Jeanne Moreau. *Sois belle et tais-toi* (1981) de Delphine Seyrig. En salle le 15 février.

\* *Delphine Seyrig – En constructions* de Jean-Marc Lalanne (Capricci), 120 p., 15 €. En librairie le 17 février.



← Jeanne et Delphine dans *Le Jardin qui bascule* de Guy Gilles (1975).



Les réalisatrices Carole Roussopoulos (à gauche) et Delphine Seyrig dans « Sois belle et tais-toi ».  
LES FILMS DE LA BUTTE

## Paroles d'actrices et de cinéastes, femmes des années 1970

En 1977, la réalisatrice Delphine Seyrig a interrogé vingt-quatre collègues

### REPRISE

Il y avait les belles images, celles où apparaissait Delphine Seyrig (morte en 1990), actrice dotée de l'une des plus belles et exigeantes filmographies du cinéma français. Marguerite Duras, Jacques Demy, François Truffaut, Chantal Akerman, Alain Resnais, Joseph Losey : Delphine Seyrig a traversé ce que le cinéma proposait de plus libre, des films à l'intérieur desquels on lui laissait la place de déposer sa présence joueuse et réflexive. C'est ainsi que l'aborde le critique Jean-Marc Lalanne dans un ouvrage à paraître le 17 février, *Delphine Seyrig. En constructions* (Capricci, 184 pages, 17 euros), portrait d'une actrice qui démantibule la féminité pour en révéler sa nature d'artefact.

Ce travail de déconstruction, l'actrice l'a aussi accompli en tant que militante auprès des Insoumuses, un collectif œuvrant pour des films féministes. En 1977, elle réalise *Sois belle et tais-toi*, qui ressort en version restaurée : l'actrice disparaît dans le hors-champ pour mieux réfléchir à son métier, soulever les belles images de cinéma

pour faire apparaître des femmes réelles, dégoûtées, fatiguées.

Pendant près de deux heures, la réalisatrice s'en va interviewer vingt-quatre de ses collègues actrices et/ou cinéastes. Citons les plus connues : Jane Fonda, Jill Clayburgh, Ellen Burstyn, Juliet Berto, Anne Wiazemsky, Maria Schneider. « Collègues », le mot ne va pas de soi, tant le métier d'actrice isole, impose la concurrence par défaut. C'est ce qui émeut dans ce documentaire : il est un refuge où l'expérience féminine a le temps de se coaguler en parole politique.

### Geste formel et politique

Le montage solidarise tous ces témoignages pour en faire un état des lieux désastreux de l'industrie du cinéma. Toutes la décrivent comme une affaire d'hommes où elles tentent de se frayer une carrière en dents de scie. Toutes avouent qu'elles n'auraient pas suivi cette voie si elles étaient nées homme : on choisit le métier d'actrice pour s'éviter la pénibilité du métier de femme.

*Sois belle et tais-toi* est un geste formel et politique qui fabrique un contrechamp charbonneux, li-

### Le montage de Seyrig solidarise les témoignages pour en faire un état des lieux désastreux de l'industrie du cinéma

mite clandestin, au glamour obligatoirement et aux fictions de pacotille. Ici, toutes ces femmes offrent ce que le cinéma filme si peu : des visages démaquillés, défaits, ceux d'ouvrières épuisées, désabusées, qui préfèrent intellectualiser plutôt que sourire. Au premier abord, on pourrait croire que l'industrie du cinéma se laisse contaminer par les mouvements féministes des années 1970. Il n'en est rien : en dehors de poches de résistance du côté du cinéma d'auteur, l'époque s'avère bien plus cruelle et indigente qu'avant. Outre-Atlantique, la période bénie des Bette Davis et des Katharine Hepburn laisse rêver. L'expérience féminine est

désormais purement ornementale, limitée à des stéréotypes dont elles ont toutes fait les frais. Maria Schneider raconte : « On ne me propose que des rôles de schizophrène, folle, meurtrière, lesbienne, que des choses comme ça, que je n'ai pas envie de faire. Si je tourne avec des hommes, qu'ils soient au moins de mon âge ! » Si Delphine Seyrig se place généreusement en retrait, elle relance la parole par une question faussement innocente sur la place accordée à l'amitié féminine ou aux femmes de plus de 50 ans. L'entretien se fait maïeutique, révélant à chacune une vérité qu'elle ne s'était pas formulée et qui, aujourd'hui, reste toujours aussi valable. A ce titre, *Sois belle et tais-toi* est un geste qui semble inachevé, toujours en cours : le film se gorge virtuellement de toutes celles qui n'ont pas témoigné, de celles qui pourraient le faire encore aujourd'hui – les grands films politiques ne se terminent jamais. ■

MURIELLE JOUDET

*Sois belle et tais-toi*, documentaire français de Delphine Seyrig (1977, 1h50).

# Delphine Seyrig Classée !

Son docu-culte ressort en salles, sa Jeanne Dielman est couronnée et un bel essai lui est consacré. L'occasion ou jamais de remettre un peu d'ordre dans ses plus beaux rôles. ♦ PAR THOMAS BAUREZ

**10 MARIE-MADELEINE (MISTER FREEDOM, 1969)**  
Souvent claquemurée dans des rôles graves, Seyrig ose le psychédéisme. Perruque rousse, tenue de superhéroïne, elle est drôle et extravertie dans cette super farce anticapitaliste.

**9 ALOÏSE CORBAZ (ALOÏSE, 1975)**  
Jeu épuré à l'extrême façon Bresson, elle prend le relais de la jeune Isabelle Huppert dans ce biopic sur Aloïse Corbaz, artiste d'art brut internée pour aliénation. À redécouvrir.

**8 ANNE-MARIE STRETTER (INDIA SONG, 1975)**  
Corps érotisé, « durassisé », présence quasi muette, elle n'a presque rien à faire mais le fait mieux que tout le monde. Robe rouge, puis blanche, puis noire dans Calcutta désert. Puissant.

**7 SIMONE THÉVENOT (LE CHARME DISCRET DE LA BOURGEOISIE, 1972)**  
En grande bourgeoise, la comédienne, elle-même très bien née, manie avec superbe l'ironie et la fantaisie. Et impose la folie douce de ce sommet du surréalisme.

**6 LA FÉE DES LILAS (PEAU D'ÂNE, 1970)**  
« Mon enfant, on n'épouse jamais ses parents ! », chante la fée couteur lilas au milieu des bois. L'actrice magnétique et irrésistible sermonne et éclipsa la diaphane Deneuve. Exploit.

**1 HÉLÈNE AUGHAIN (MURIEL OU LE TEMPS D'UN RETOUR, 1963)**  
Cheveux grisonnants coupés court, mine inquiète et gestes prévenants, elle personifie la mélancolie d'un film qui sonde la psyché d'une France sixties, terne et sans joie. Déchirant.

**2 FABIENNE TABARD (BAISERS VOLÉS, 1968)**  
En maîtresse femme, elle déniaise un Jean-Pierre Léaud tout penaud dans sa chambre de bonne. « Madame Tabard n'est pas une femme, c'est une apparition ! » dit Doinel. Pas mieux.

**3 JEANNE DIELMAN (JEANNE DIELMAN, 23 QUAI DU COMMERCE, 1080 BRUXELLES, 1975)**  
Élu récemment « plus grand film de tous les temps ». Seyrig, « la grande dame », y fait le ménage, épluche des patates, repasse et fait des passes, dans un ballet clinique, mécanique et scotchant.

**4 A., LA FEMME BRUNE (L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD, 1961)**  
Robbe-Grillet l'écrivain scénariste voyait l'héroïne en blonde hitcockienne. Resnais impose la brune Seyrig et donne une psychologie à la sculpturale A., femme mouvante au milieu des statues.

**5 LA COMTESSE BATHORY (LES LÈVRES ROUGES, 1971)**  
La comtesse Bathory, saphique et vampirique, passe aux aveux : « Je suis simplement un personnage démodé... La belle étrangère un peu triste... » Giallesque en diable sur une musique de François de Roubaix.

SOIS BELLE ET TAIS-TOI  
De Delphine Seyrig • Sortie 15 février

DELPHINE SEYRIG,  
EN CONSTRUCTIONS  
De Jean-Marc Lalanne • Éditeur Capricci

# Delphine Seyrig

## Par ordre d'apparitions

**N**ous avons beaucoup vu le visage de Delphine Seyrig ces dernières semaines, suite à l'accession inattendue de *Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles* à la première place de la liste décennale des « meilleurs films de tous les temps » publiée par *Sight and Sound* en décembre dernier. Une telle compétition vaut ce qu'elle vaut et ses résultats sont toujours contestables, mais cela nous ravit de voir Chantal Akerman et Delphine Seyrig représenter ce que le cinéma aurait produit de plus grand depuis son invention, comme si cette modernité, tant défendue à l'époque dans ces pages, avait enfin accédé aux honneurs que l'on accorde aux classiques.

Mais c'est pour d'autres raisons que Seyrig fait retour dans l'actualité ce mois-ci. D'abord, la ressortie d'un film, réalisé par elle : *Sois belle et tais-toi !*, documentaire passionnant qui donne la parole à des actrices sur la manière dont elles se sont senties regardées et filmées (lire p. 89). Puis la publication d'un livre, celui que lui consacre Jean-Marc Lalanne, *Delphine Seyrig, en constructions* (lire p. 90). Titre très judicieux, qui dit combien cette actrice n'a cessé de se réinventer au cours des films, apparitions publiques, rencontres. À travers cinq regards sur cinq facettes de son œuvre, nous esquissons dans les pages qui suivent un portrait diffracté, c'est-à-dire cohérent avec la vie de cette femme à la fois unique et multiple. Cinq textes qui, tel un cadavre exquis, dialoguent entre eux comme chaque étape de son évolution a répondu à la précédente. De l'héritière des vamps des années 30 (notamment Dietrich, qu'elle admirait) à la militante féministe, de l'apparition éthérée à la femme qui arrache son masque, Seyrig n'a rien renié, mais elle a su rester la libre responsable de son image, avec une rare conscience et intelligence de son art. ■

# Monstre sacrée

*L'Année dernière à Marienbad / Les Lèvres rouges*

« Vous avez beaucoup changé. » Elle : « J'ai changé mon nom. »  
Lui : « Mariée ? » Elle : « Non. Il a fallu plus d'un homme pour changer mon nom en *Shanghai Lily*. » Marie-Madeleine, Marlene, Madeleine et, enfin, Shanghai Lily dans *Shanghai Express* de Josef von Sternberg (1932). Celle que l'on voit n'a d'identité que changeante et équivoque : est-elle celle qu'elle était ? Qui est-elle au juste ? Est-ce Marlene ou son double ?

« Vous êtes toujours la même. » Puis : « Je vous ai attendu longtemps. » Elle : « Dans vos rêves ? » En 1960, Resnais et Delphine Seyrig revoient *Shanghai Express*<sup>1</sup>. L'échange à bord du train se répète et se multiplie dans *L'Année dernière à Marienbad* (1961). Les couloirs du palais sont ceux du *Shanghai Express*. Dans les films de Sternberg, Marlene Dietrich est une inconnue : on ne sait ni d'où elle vient ni où elle va. Elle apparaît. Dans le film de Resnais, Seyrig est aussi inconnue que Dietrich. Elle a l'apparence d'une autre, rappelle le passé et s'y dérobo. N'est-ce pas le rôle même de l'acteur ?

Au centre des films, il y a non un spectre, ni même une femme, mais une sculpture, masque ou geste arrêté. *L'Année dernière à Marienbad* pourrait être un « documentaire sur une statue » (Robbe-Grillet) dont on s'approcherait et s'éloignerait. La star est érigée en fétiche autour duquel on tourne. On voit un masque, une *persona*, et des gestes. Comme pour leur personnage, on se souvient d'une image, le visage inchangé de Dietrich et de Seyrig. Le reste est un secret emporté dans le noir depuis lequel il émerge et où il retourne. Seyrig est, avant tout et à contretemps, la dernière star du cinéma classique.

« Madame n'est pas facile à oublier une fois qu'on l'a vue. Mais c'est impossible : Madame ressemble à une dame qui a dû bien changer depuis ce temps-là. » Elle : « Vous rappelez-vous par hasard le nom de cette personne ? » *Les Lèvres rouges* d'Harry Kümel (1971) semble reprendre avec un soupçon d'humour les dialogues de *L'Année dernière à Marienbad*. Le réalisateur vient de tourner un documentaire sur Sternberg (*Josef von Sternberg, een retrospectieve*, 1969). Seyrig revoit les films qu'il a tournés avec Dietrich. Première apparition du film : son visage, caché par une voilette et serti dans la fourrure, rappelle *Shanghai Express*. Les yeux se baissent et se découvrent, les lèvres saillent. Vampire, elle est vieille d'une centaine d'années et son image n'a pas changé. Seyrig, cette fois, est non seulement une déesse mais un monstre. Le corps, derrière le visage de papier glacé, reprend ses droits : elle éponge le sang et enterre un cadavre.

Elle n'est plus exceptionnelle : elle devient extrahumaine. Pour Ulrike Ottinger, elle est Dr. Mabuse (*Dorian Gray im Spiegel der Boulevardpresse*, 1984) ou une sœur siamoise avec Jackie Raynal (*Freak Orlando*, 1981), qui pourrait être une reprise obscure du couple secret formé par Anna May Wong et Marlene Dietrich dans *Shanghai Express*. Les dieux, stars étrangères et versatiles, sont des monstres de foire. Seyrig en garde la mémoire et connaît le sortilège de leur apparition. Elle n'est finalement sans doute ni une idole, ni un monstre, ni même juste « une femme » comme le dit Fabienne Tabard dans *Baisers volés*, mais, et c'est son pouvoir, une actrice lucide et éperdue. ■

**Théo Esparon**

<sup>1</sup> Toutes les données biographiques sont tirées du livre de Mireille Brangé, *Delphine Seyrig, Une vie*.



*Les Lèvres rouges* d'Harry Kümel (1971).

# Rêve mouvant

*Baisers volés*

Comment passer de l'apparition romanesque à l'incarnation d'une femme? Ici, en quittant la figure de la nymphe, telle Salmacis : c'est la première image de Fabienne Tabard dans la boutique de son mari, sur un a cappella éthéré, chant de sirène lointaine qui attire implacablement la caméra (subjective, à la place d'Antoine Doinel). Fourrure blanche sur robe noire, parure dorée au cou et un pied bientôt déchaussé, la posture de Seyrig est celle d'une naïade, d'une femme au bain, dans sa plus pure forme picturale. Elle se fera toujours plus voluptueuse, alliant deux vers de la chanson de Trenet : « *Baisers volés, rêves mouvants...* », en rendant visite à Antoine dans sa chambre de bonne.

Dans le mythe d'Ovide, Salmacis veut se lier à Hermaphrodite ; dans le film, le beau lapsus « *oui, Monsieur* » qui lui est adressé suffit à provoquer la rencontre des deux corps ; Antoine parle de travers, et sa « *faute* » accélère la passion qui l'anime. Le nom de Fabienne Tabard est martelé par Antoine devant son miroir, jusqu'à l'épuisement. Même absente de l'image, elle hante tout le film. Oui, elle fut une apparition pour Antoine et elle reste, même en s'affichant dans son quotidien banal de bourgeoise parisienne (appartement cossu, fromage, fruits et argenterie, mari qui « *double le chiffre d'affaires tous les ans* » et dialogue téléphonique *in English* pour cette Cendrillon du 17<sup>e</sup> arrondissement), une femme inattendue, inouïe : ainsi en est-il de la douceur suave de sa voix quand Antoine lit son mot dans lequel elle distingue *politesse* et *tact*, accompagné à nouveau du chant de sirène et de cordes ajoutées par le compositeur Antoine Duhamel.

Son escapade auprès d'Antoine ne l'empêche pourtant pas d'être sans doute une bourgeoise cramponnée à des idées aussi réactionnaires que son philistin de mari, même si, plus maligne, elle joue avec sa bêtise. L'adultère n'est-il pas un des moyens les plus conventionnels de se placer au-dessus des conventions ? Seyrig parvient à faire vivre autant la coquette et confortable Madame de l'un (Georges Tabard se dit « *merveilleusement marié à une femme supérieure* ») que l'« *exceptionnelle* » pour l'autre (« *Toutes les femmes sont exceptionnelles, à un moment ou à un autre* ») : un mythe à la fois pur et charnel – un cran au-dessus du supérieur selon Monsieur, donc. Créature quasi divine, allant ainsi de l'idée au personnage, en de multiples allers et retours, entre mythe et femme galante évoluant parmi les choses de sa condition. Si Fabienne Tabard est exceptionnelle, c'est parce que Seyrig est irremplaçable dans sa manière de jouer de cette ambivalence du sacré. ■

Philippe Fauvel



*Baisers volés* de François Truffaut (1968).

## Entrée dans le chant

*Golden Eighties*

La voix de Delphine Seyrig, si unique et reconnaissable, a quasiment été utilisée comme un instrument de musique par certains cinéastes ; exemplairement dans *Muriel* d'Alain Resnais (1963), où son timbre vibre magnifiquement dans les rythmes, répétitions et scansion des dialogues que prolongent les compositions de Hans Werner Henze. Il n'est donc pas étonnant de la retrouver chez Jacques Demy, dans le rôle de l'espiègle fée de *Peau d'âne*, même si ce n'est pas elle qui interprète la chanson de son personnage (« *Conseils de la Fée des Lilas* ») mais Christiane Legrand, sœur du compositeur<sup>1</sup>. Le passage de sa voix parlée à celle de la chanteuse y heurte plus que chez d'autres acteurs, tant elle possède une musicalité inimitable. En 1970, ce n'est donc pas dans *Peau d'âne* que l'on peut l'entendre chanter mais sur un 45 tours constitué de deux chansons dont son frère Francis Seyrig, auteur de la B.O. de *L'Année dernière à Marienbad*, signe les musiques et Jean-Claude Carrière les textes. La face B est un ironique hommage aux musiques martiales (« *Quoi de plus beau qu'une marche militaire* »), qu'elle entonne avec une joyeuse fausseté, tandis que la face A propose la douce et néanmoins cruelle « *Une fourmi et moi* » (« *Je ne fais pas une grande différence entre une fourmi et moi...* »), où elle force moins la voix, se maintenant quasiment dans du parlé-chanté. Dans sa charmante désinvolture, ce disque démontre que Seyrig se moque de toute technique, et combien sa musicalité naturelle se trouve un peu réduite quand elle se contente d'être circonscrite dans une chanson, aussi délicieuse soit-elle<sup>2</sup>.



© FONDATION CHANTAL AKERMAN/ARTE/CECLIA

Golden Eighties de Chantal Akerman (1986).

L'accomplissement entre chant et cinéma aura lieu dans *Golden Eighties* de Chantal Akerman (1986), comédie musicale où elle incarne Jeanne Schwartz, en partie inspirée par la mère de la cinéaste : la propriétaire d'une boutique de prêt-à-porter rescapée des camps qui retrouve un amour ancien. La mélancolique Madame Schwartz porte le souvenir d'autres incarnations de Seyrig, comme une sorte de croisement entre Jeanne Dielman et l'Hélène de *Muriel*, et quand elle chante « Cette nuit », c'est toute cette mémoire cinématographique et intime qui résonne dans sa voix suave et fragile. En l'entendant répéter « *il faut que mon cœur se calme, il faut que mon cœur se calme, il faut que mon cœur se calme* » puis se mettre à chanter, on ressent combien sa musicalité est l'expression d'une émotion plus sincère et profonde que la plus parfaite des maîtrises : le souffle court de l'exaltation romanesque, comme le suggère la chanson (« *J'ai envie de faire l'amour, j'en ai le souffle court...* »). C'est bien cette tension entre sophistication apparente et sensibilité à nu, entre le sublime et le frêle, qui rend si déchirants les mille tremblements et inflexions de ce chant permanent qu'est la voix de Seyrig. ■

Marcos Uzal

<sup>1</sup> Il existe cependant un enregistrement de la chanson par Seyrig, exhumé depuis.

<sup>2</sup> Elle sera ensuite la récitante de plusieurs disques, notamment dans un album de Steven Brown intitulé *De doute et de grâce* (1990) et dans un enregistrement des *Chansons de Billie* de Pierre Louÿs mises en musique par Debussy, avec The Nash Ensemble (1991).

## Réincarnée

*India Song / Jeanne Dielman*

Fidèle aux préceptes de l'Actors Studio qu'elle fréquenta à New York, Delphine Seyrig fut une excellente actrice de composition, tour à tour grande bourgeoise indolente, antiquaire névrosée ou prostituée gouailleuse ; brune, blonde ou rousse. Les métamorphoses successives de son apparence ont fait de sa voix au timbre et à la diction si singuliers le support indéfectible de sa présence. Si elle est méconnaissable dans *Pull My Daisy* de Robert Frank et Alfred Leslie (1959) et pas dans *Muriel* de Resnais, c'est parce qu'elle s'y voit couper le sifflet par les improvisations hallucinées de Jack Kerouac. Les dispositifs visuels et sonores de fascination construits autour d'elle par ses collaborateurs après *L'Année dernière à Marienbad* ont achevé d'escamoter dans une brume d'éther le corps de celle qui se défendait pourtant de n'être qu'une apparition. Il a fallu trois réalisatrices, dans des films présentés de concert à Cannes en 1975, pour parvenir à réincarner au cinéma la star diaphane, désormais engagée dans les luttes féministes.

Duras a eu beau dire que Delphine Seyrig n'était qu'une « figurante d'Anne-Marie Stretter » dans *India Song*, ce film où l'actrice se retrouve (presque) sans voix rappelle qu'elle savait tout autant jouer de son corps et de son visage. Les variations éloquentes de sa posture, d'un partenaire à l'autre, au fil des séquences de danse, et l'expressivité saisissante de ses traits font affleurer cette « lèvre du cœur » qui ronger secrètement l'héroïne. Dans *India Song*, il y a aussi ce gros

plan étonnant de son sein nu, nimbé de sueur et soulevé par la vibration régulière de son souffle désirant – peut-être le plus sensuel de sa filmographie. Ce plan troublant rappelle que Delphine Seyrig avait bien un corps sous ses ensembles Chanel – un corps plein, à la poitrine lourde et aux hanches généreuses, qu'on la voit frictionner avec un zèle névrotique dans les séquences de douche de *Jeanne Dielman* de Chantal Akerman. Pris dans un ballet mécanique de tâches ménagères dont Seyrig décompose avec minutie chaque geste, ce corps y est brusquement ramené de l'abstraction fantasmagique vers la pure matérialité : c'est un corps agissant, un corps-outil d'automate, évidé de tout désir. Aussi, quand le plaisir survient là où il n'aurait pas dû advenir (Jeanne est prostituée), la machine devient folle, dérégulée par le surgissement imprévu du chaos dans la quiétude aliénante de l'espace domestique. Au dérèglement succède enfin le débordement dans *Aloïse* de Liliane de Kermadec. Entraver le corps, bâillonner la voix de l'héroïne homonyme, qui rêvait d'être chanteuse d'opéra : telles sont les prérogatives de l'institution psychiatrique où elle est enfermée après une dépression. Le corps évacué ou maîtrisé dans les films précédents de Seyrig est désormais incontrôlable : elle arrache ses guenilles pour s'exhiber devant les médecins, se lave le visage à l'urine et, quand elle rompt son silence obstiné, éclate en hurlements stridents.

L'apparition était morte : Seyrig n'a presque plus été sollicitée en France. Dans les films méconnus de Monicelli ou Mészáros qu'elle tourne à la fin des années 70, elle livre néanmoins d'émouvantes compositions naturalistes. Doublée, évidemment. ■

Alexandre Moussa

## Démusement des muses

*Sois belle et tais-toi !*

Au début des années 70, Seyrig allait entreprendre de briser son image mi-vamp et mi-vestale pour chercher dans la communauté d'autres femmes une vision moins éthérée et plus politique de son sexe. Elle forme cette communauté au contact des militantes du MLEF, contribuant à une libération de la parole des femmes qui passe par l'invention de leurs propres slogans et médias. « *C'est avec la vidéo que nous nous raconterons* », conclut *Maso et Miso vont en bateau*, jubilatoire détournement d'une émission misogyne de Bernard Pivot en décembre 1975, signé du collectif Les Insoumuses, que Seyrig a formé avec Carole Roussopoulos, Ioana Wieder et Nadja Ringart.

Alors que le montage-pirate de *Maso et Miso* coupe la parole aux hommes « miso » et à Françoise Giroud, secrétaire d'État « maso » chargée de la condition féminine, celui de *Sois belle et tais-toi !* la donne aux femmes, et plus particulièrement à celles qui incarnent sur les écrans un absolu de la féminité, les actrices. Vingt-trois d'entre elles (dont Juliet Berto, Jane



*Jeanne Dielman, 23 quai du Commerce, 1080 Bruxelles* de Chantal Akerman (1975).

Fonda, Ellen Burstyn et Shirley MacLaine) sont filmées par Roussopoulos entre 1975 et 1976 à Hollywood et à Paris, dans une grande simplicité. Seyrig, hors champ, les questionne et les écoute chez elles ou dans des espaces du quotidien. Le montage itératif permet d'inventer une communauté de voix et de récits, dans laquelle ces femmes, d'habitude enfermées dans leur rôle d'inspiratrices, développent la critique d'une industrie qui les confine aux stéréotypes, la jeune ingénue, la ménagère fatiguée, ou encore, pour l'actrice noire Maidie Norman, la domestique ou la nourrice – « *Je ne suis pas assez noire pour les rôles d'esclaves* », observe-t-elle pleine d'ironie. « *Si tu avais été un homme ?* » ; « *Est-ce que tu as déjà joué des scènes chaleureuses avec d'autres femmes ?* »... Les questions de Seyrig, parfois coupées au montage mais reprises par les actrices, s'adressent aussi bien à elle-même. À chacune de répondre selon sa propre expérience : Maria Schneider, 19 ans, regrettant de ne jamais tourner avec des hommes de son âge ; Jane Fonda racontant son premier jour à la Warner, dépecée et recréée par des hommes dont le métier est de fabriquer des icônes. « *Tout le monde savait qui j'étais sauf moi* », raconte Anne Wiazemsky, alors que Juliet Berto avoue qu'elle a « *toujours cherché au cinéma un alibi pour vivre* ». Au miroir de ces récits d'aliénation, Seyrig brise sa propre statue de muse, en quête d'un cinéma qui réconcilierait la camaraderie et la féminité, la sensibilité et la masculinité, la politique et l'imaginaire.

Alice Leroy

*Sois belle et tais-toi!*, restauré par la BNF à partir des collections vidéo du Centre Audiovisuel Simone de Beauvoir. En salles le 15 février.



Tournage de *Sois belle et tais-toi!* de Delphine Seyrig (1981).

Avec ferveur et précision, Jean-Marc Lalanne, dans *Delphine Seyrig, en constructions*, suit l'« insoumise » dans toutes ses mues, de l'icône moderniste à la « mégenrée » apprivoisée.

## Initiales DS

Dans l'essai scintillant qu'il consacre à celle qui disait, pour *L'Année dernière à Marienbad*, avoir « *vraiment cherché à être une dame* », un geste récurrent retient l'attention de Jean-Marc Lalanne : un seul bras levé latéralement « *de façon très ample, comme si elle montrait une direction, inaugurerait une cérémonie ou accueillait quelqu'un en un geste de bienvenue* ». Soit une métonymie du jeu de Seyrig, « *actrice qui désigne* » et qui « *dénature tout ce qu'elle joue* ». « *Vous avez bien un corps, n'est-ce pas ?* », demande le professeur de chant à Aloïse dans le film homonyme de Liliane de Kermadec (1975). La question se pose, tant Seyrig apparaît ici emblème du détachement, jusqu'à ne faire acte de présence que par sa voix, en « *acousmatresse* », écrit Lalanne (pastiche de la notion d'« acousmètre » forgée par le théoricien du son Michel Chion). Cette « *apparition* » diffractée, qui n'est pas sans rapport avec le coup de ciseaux de *Jeanne Dielman* ou le clignotement de lumière bleue qui le clôt, n'a pas fini de se disséminer sur les écrans, de l'imitation de Claude Vega qui passe à la télévision dans *Domicile conjugal* (1970) à l'archive télévisuelle vue dans *Annie Colère* en 2022, en passant par la raillerie proférée par Simone Signoret dans *Chère inconnue* de Moshé Mizrahi (1980) ou le montage photo viral qui plaçait Bernie Sanders en 2020 dans la cuisine de *Jeanne Dielman*.

Lalanne fait littéralement le tour des *personae* de Seyrig, accomplissant une révolution en 14 chapitres, de la « Dame » à l'« Icône queer », chapitre dans lequel il commente le gag de *Baisers volés* qui voit Doïnel mégenrer madame Tabard d'un « *Oui, Monsieur* », mais où il réhabilite aussi *Freak Orlando* d'Ulrike Ottinger (1981), remix explosif de toutes les Seyrig. « *On ne naît pas "dame", on le devient, mais on peut aussi en revenir.* » L'odyssée, émaillée de mille morts, dont maints féminicides (la fin la plus spectaculaire la voit empalée dans *Lèvres rouges*), porte témoin d'une violence masculine que seules les réalisatrices semblent radicaliser consciemment, jusqu'à *India Song* de Duras, où « *la grande dame devient un costume social vidé de l'intérieur* ». 1975 (année de la femme décrétée par l'ONU !) est décisif pour Seyrig, qui à 43 ans présente quatre films à Cannes, dont *Jeanne Dielman*, rôle de sa « *renaissance* » après lequel, prenant des cours de vidéo, elle devient cinéaste pour dévoiler plus crûment les mythes féminins qu'elle exhibait et évitait par la distanciation. Le livre fait la part belle à la ferveur critique de Seyrig dans des émissions télévisées puis dans ses films : Carole Roussopoulos se souvient qu'elle lui fit cadrer de manière quasi fixe les 23 actrices interviewées dans *Sois belle et tais-toi*, mais sans autoriser de la poser sur un pied, le porté imprimant à l'écoute son rythme, qui épouse l'incroyable élan vital des actrices, de Jane Fonda à Ellen Burstyn. Prenant toute la mesure de documentaires féministes de Seyrig (dont un court sur Simone de Beauvoir et un projet inachevé sur Calamity Jane), Lalanne rend ainsi à la Fée des Lilas « *son œuvre de maïeuticienne* ». ■

Charlotte Garson

*Delphine Seyrig, en constructions* de Jean-Marc Lalanne. Capricci, 2023.

# madame FIGARO

MADAMECULTURE

## CINÉMA • Reprises CULTES

Trois icônes reviennent en salles nous rappeler combien elles ont marqué le cinéma français.

**DELPHINE SEYRIG, MILITANTE.** En 1975 et 1976, Delphine Seyrig, comédienne, réalisatrice et figure du féminisme en France, interroge une vingtaine d'actrices internationales (Maria Schneider, Jane Fonda, Ellen Burstyn...) sur leur place dans le métier. En découle le documentaire *Sois belle et tais-toi* qui, sorti en 1981, pose des questions toujours d'actualité : comment sont-elles traitées sur les tournages ? Quels rôles leur propose-t-on ? À quelles injonctions physiques sont-elles soumises ?... À l'heure de sa ressortie, ce film avant-gardiste met en lumière les progrès de l'industrie, mais aussi les freins et stéréotypes qui persistent. Édifiant et passionnant.

**ALAIN DELON, AUTREMENT.** Justicier culte du cinéma, la star de légende incarne un tueur à gages



Delphine Seyrig est l'auteure du documentaire *Sois belle et tais-toi*.

qui venge sa famille dans *Big Guns*, polar italien de Duccio Tessari désormais visible en copie restaurée.

### LE MEILLEUR DE BERTRAND TAVERNIER.

La Cinémathèque consacre une rétrospective au plus érudit des réalisateurs français du 15 février au 5 mars avec, au programme, des projections, des conférences et des rencontres avec, entre autres, Thierry Frémaux, Laurent Delmas ou Nathalie Baye. ● M.L.

« *Sois belle et tais-toi* », de Delphine Seyrig. « *Big Guns* », de Duccio Tessari, avec Alain Delon... [cinematheque.fr](http://cinematheque.fr)

LE FIGARO

■ « **SOIS BELLE ET TAIS-TOI** », documentaire de Delphine Seyrig. 1 h 52.



Jane Fonda, Maria Schneider, Juliet Berto, Anne Wiazemsky et bien d'autres actrices se confient en 1975 à la caméra vidéo de Delphine Seyrig. Un chœur de femmes qui dénonce une industrie du cinéma fait par des hommes et pour des hommes. **É. S.**

■ **L'avis du Figaro :** ●●●○

SPLENDOR FILMS, QUIM VIVES/PARALLEL FILMS (MARLOWE) LTD, HILLS PRODU

# L'OBS

## Sois belle et tais toi !

Documentaire français par Delphine Seyrig (1h52)

En 1976, Delphine Seyrig pose les deux mêmes questions à 23 comédiennes : Si vous étiez un homme, auriez-vous pu être acteur ? Et avez-vous déjà joué une scène chaleureuse avec une autre femme ? Réponses accablantes qui, toutes, dénoncent des rôles clichés, ridicules et aliénants. Jane Fonda raconte l'asservissement à des studios qui voulaient faire d'elle un produit de marché : « *J'ai porté des faux seins dix ans.* » Maria Schneider dénonce l'emploi auquel on la cantonnait - schizophrène, lesbienne, meurtrière - et son abonnement à des acteurs âgés : « *Nicholson, c'était mieux que Brando mais j'avais 23 ans* ». Anne Wiazemsky illustre le titre du film : « *Quand je commence à parler du script avec un metteur en scène, il le ressent comme une agression. Les réalisateurs ne l'acceptent pas d'une comédienne qu'ils envisagent d'engager.* » Et aucune d'entre elles ne se souvient d'avoir joué la bienveillance avec une de ses consœurs, à l'exception de Jane Fonda, encore, qui sur « *Julia* » de Fred Zinnemann, partageait l'affiche avec Vanessa Redgrave et comprit au bout d'une semaine seulement à quel point son rôle la comblait. Poids du patriarcat, misogynie du milieu, sentiment de « *réduction* » et d'oppression : vingt-trois plus tard, leur discours percutant s'est peut-être nuancé, mais il n'a, au fond, pas pris une ride. **S.G.**



"C'est très masochiste de devenir actrice" : ce documentaire choc et culte est à (re)voir d'urgence au cinéma

15 févr. 2023 à 07:00



**Brigitte Baronnet**

Passionnée par le cinéma français, adorant arpenter les festivals, elle est journaliste pour AlloCiné depuis 10 ans. Elle anime le podcast Spotlight.

Sexisme, rôles dévalorisants... 23 actrices témoignent dans "Sois belle et tais-toi !", un documentaire engagé de Delphine Seyrig qui ressort au cinéma ce mercredi.

## DE QUOI ÇA PARLE ?

En 1975 et 1976, Delphine Seyrig s'entretient avec 23 actrices sur leurs conditions de femmes dans l'industrie cinématographique, leurs rapports avec les producteurs et réalisateurs, les rôles qu'on leur propose et les liens qu'elles entretiennent avec d'autres comédiennes. Un documentaire culte, qui permet de réaliser ce qui a changé (ou pas).

Actrices interviewées : Jane Fonda, Louise Fletcher, Barbara Steele, Juliet Berto, Anne Wiazemsky, Shirley MacLaine, Maria Schneider, Ellen Burstyn ...

Sois belle et tais-toi ! revient au cinéma, et il serait dommage de manquer ce rendez-vous ! Ce documentaire a quelque chose de fascinant : on a l'impression d'ouvrir une capsule temporelle, dont on a du mal à dater précisément la période dont elle provient. Années 50 ? 60 ? 70 ? Il y a ce noir et blanc, l'aspect granuleux des images, et ces visages dont on ne connaît plus forcément tous les noms aujourd'hui... Parmi les 23 actrices qui témoignent, certains noms se détachent évidemment un peu plus, comme Jane Fonda, Maria Schneider, Ellen Burstyn, Anne Bancroft, Anne Wiazemski ou encore Juliet Berto.

# UN PROPOS D'UNE INCROYABLE MODERNITÉ ET ACTUALITÉ

Tous ces entretiens ont été enregistrés sur deux années, en 1975 et 1976, et sont devenus un film documentaire, sorti initialement en 1981. Cette ressortie de 2023 permet de (re)découvrir le film dans une bien meilleure qualité (et notamment se défaire d'une partie de la traduction simultanée qui faisait perdre les voix d'origine des actrices), mais le charme de l'ancien est toujours là. La forme est, dira-t-on, vintage, mais le propos est d'une incroyable modernité et actualité !



Maria Schneider, Delphine Seyrig et Carole Roussopoulos

Sexisme, misogynie ordinaire, rareté des rôles principaux féminins, des rôles dévalorisants, conditions de travail complexes... Les actrices, défilant au micro de Delphine Seyrig, et devant la caméra de Carole Roussopoulos, font sauter tous les sujets tabous associés à l'industrie du cinéma. Certains propos ne peuvent laisser indifférent, comme cette phrase prononcée au milieu du documentaire : *"c'est masochiste de devenir actrice !"*. Tout est résumé dans cette phrase que nous avons retenu en titre.

*"Il y a un petit rôle de femme pour cinq rôles d'hommes. Alors, si en plus on fait la fine bouche alors qu'on est pas superstar, on se demande comment on finira dans ce métier."*  
(Marie Dubois)

Au début du documentaire, plusieurs s'accordent à dire qu'elles n'auraient pas fait ce métier si elles avaient été un homme. Il y est largement question des différences de considération entre hommes et femmes dans cette industrie. On entend par exemple cette phrase, répétée de la bouche d'un décideur : *"Je ne veux pas de femmes dans des positions de responsabilité"*. Plus loin, cette actrice qui affirme, sans détour : *"Je pense qu'ils n'aiment pas les femmes"*. Ou encore, dans la bouche de l'actrice du Lauréat, Anne Bancroft, *"ils nous voient comme des vieilles voitures"*.

Le long témoignage de Jane Fonda est peut être l'un de ceux qui a marqué le plus. *"J'étais un produit du marché et il fallait bien que je m'arrange pour me rendre commerciale parce qu'on allait investir sur mon dos"*, dit-elle.

On reste marqué également par ces injonctions reçues à propos de son physique. Pour changer son apparence trop juvénile, on lui aurait dit de se casser la mâchoire ! On apprend qu'on lui a demandé de devenir blonde et de porter une fausse poitrine pour convenir davantage aux canons de beauté dictés par l'industrie.

**« On oublie que les femmes peuvent être transportées par des idées, que les femmes pensent, que les femmes aiment parler ensemble »**

Autre passage important, toujours à travers le témoignage de Jane Fonda, concerne la sororité à l'écran. Parmi les questions abordées, la réalisatrice et intervieweuse Delphine Seyrig soulève un sujet pas si anodin, celui de la non-rivalité entre femmes à l'écran.

La question posée est : "Avez vous joué des scènes chaleureuses avec d'autres femmes ?" "*On oublie que les femmes peuvent être transportées par des idées, que les femmes pensent, que les femmes aiment parler ensemble*", lance Jane Fonda. Elle évoque le souvenir de Julia de Fred Zinneman, tourné avec Vanessa Redgrave. "*C'était une toute petite scène mais c'était formidable de pouvoir demander [à Vanessa Redgrave] : "qu'est ce que tu lis en ce moment"*". Des réflexions qui font écho avec le Test de Bechdel, né, quelques années plus tard, du travail de l'autrice de roman graphique Alison Bechdel.

Le documentaire est dense, et la confrontation de regards entre la France et les Etats-Unis est intéressante. A ce sujet, Delphine Seyrig indiquait : "*Je n'osais pas beaucoup interviewer les Françaises car je savais qu'on me voyait venir avec mes gros sabots de féministe, et que donc on se méfierait de moi*" (extrait de l'émission Regards de femme en 1989 sur FR3, par Aline Pailler)

Outre la ressortie de ce documentaire, Delphine Seyrig, décédée en 1990, sera mise en lumière également via la sortie d'un livre, ce vendredi 17 février, "Delphine Seyrig, En construction(s)", de Jean Marc-Lalanne.

Rappelons également la ressortie prochaine de Jeanne Dielman de Chantal Akerman, film récemment élu comme le film le plus important du siècle dernier, et dans lequel Delphine Seyrig est de tous les plans.

## « Sois belle et tais-toi ! » revient en version restaurée

Ce documentaire réalisé par Delphine Seyrig en 1981 sur la place des comédiennes dans le cinéma a marqué l'histoire du féminisme

Retrouver Delphine Seyrig. Sa voix en tout cas, aristocratique, suspendue, qui interroge une vingtaine de comédiennes sur leur métier. Le documentaire « Sois belle et tais-toi ! », qu'elle a tourné en 1976 avec Carole Roussopoulos, réalisatrice vidéo, et qui est sorti une première fois en 1981, revient en salle ce mercredi 15 février dans une version restaurée.

Le dispositif est simple. Pendant près de deux heures, on voit des actrices françaises ou américaines (Maria Schneider, Marie Dubois, Jane Fonda, Jill Clayburgh...), évoquer l'une après l'autre leur carrière et le fait d'être une femme dans un milieu notoirement misogyne. Elles parlent très librement. Sans doute parce que leur intervieweuse est une consœur.

Elles sont filmées chez elles ou à la terrasse de cafés, sans apprêts. La qualité de l'image ou du son n'est pas toujours impeccable. Delphine Seyrig (décédée en 1990) ne recherchait pas tant la perfection que la spontanéité et la sincérité.

### Une place accessoire

« Au début, les studios voulaient qu'on me refasse la mâchoire pour que mes joues



Delphine Seyrig a interrogé 23 comédiennes.. SPLENDOR FILMS

soient plus creuses. J'ai résisté, mais j'ai quand même dû accepter le fait d'être un produit, et pendant dix ans, j'ai dû teindre mes cheveux en blond et porter des faux seins », raconte Jane Fonda. « Dans la plupart des longs métrages, les femmes occupent une place accessoire dans l'histoire », constate la comédienne américaine Maddie Norman. « Trop de personnages féminins servent à mettre en valeur la star masculine », ajoute Rita Renoir. « Avec le temps, j'ai acquis un certain goût, je veux mieux choisir,

confie Marie Dubois. Or il y a peu de rôles de femmes intéressants et si on n'est pas une star, si on n'est pas Catherine Deneuve ou Annie Girardot, on se demande comment on va finir dans ce métier. »

Les témoignages sont parfois redondants mais leur force reste, quarante ans après, intacte. Il y a aujourd'hui bien plus de femmes réalisatrices ou scénaristes, mais les choses ont-elles vraiment changé ?

**Julien Rousset**

*En salle ce mercredi. Durée : 1 h 52 min.*

# TROIS

COULEURS

## « Sois belle et tais-toi » : pourquoi il faut revoir le film manifeste de Delphine Seyrig

- Léa André-Sarreau
  - 2023-02-14
- 

En 1976, l'actrice et réalisatrice militante Delphine Seyrig tendait le micro à plusieurs comédiennes pour démasquer le visage du patriarcat dans l'industrie cinématographique. Un documentaire sidérant de lucidité, à revoir ce jeudi 16 février au mk2 Beaubourg, lors d'une séance exceptionnelle.

« *Le cinéma n'est qu'un immense fantasme masculin, n'est-ce pas ?* » L'apostrophe semble surgir de notre ère post MeToo, celle qui a délié les langues, exposé les abus, crié le sexisme structurel de l'industrie du 7e art sur les réseaux sociaux. Troublant anachronisme : cette parole terriblement contemporaine nous vient d'une autre époque. De 1976, plus précisément, année où [Delphine Seyrig](#), armée d'une Portapak - première caméra vidéo mobile, petit bijou de légèreté qui permit l'éclosion du cinéma direct, et empruntée à son ami Carole Roussopoulos – décide d'interroger 23 comédiennes sur leur métier, dont l'Américaine Delia Salvi (vue dans *Shadow Play* de Susan Shadburne), auteure de cette punchline liminaire.

A cette époque, Delphine Seyrig a déjà construit une carrière auteuriste, chez des metteurs en scène ([Alain Resnais](#), [Marguerite Duras](#), [Guy Gilles](#), [Chantal Akerman](#)) avides, comme elle, de démolir une certaine tradition du personnage « classique », héritée du star-system misogyne des années 1950. Mais ce statut d'icône moderniste ne lui suffit pas. Elle veut prolonger frontalement, par un geste artistique militant, cette réflexion sur les injonctions mortifères faites aux actrices. *Sois belle et tais-toi* adopte donc la forme la plus percutante, la plus brute, pour dénoncer le sexisme ordinaire de cet entre-soi masculin : une série de témoignages, déployée face caméra, où défilent en noir et blanc des stars de l'époque (Jane Fonda, Shirley McLaine, Maria Schneider, Barbara Steele, Juliet Berto), et d'autres et des visages moins connus (Marie Dubois, Luce Guilbeault, Rita Renoir).

L'effet de sidération provoqué par ces archives vient de la collision entre une forme abîmée – des images par moments floues, des décadrages faussement amateurs,

un son chaotique – et l’articulation d’une parole intransigeante, de la part de femmes qui ont brillamment saisi les ressorts politiques de leur domination sociale, économique, culturelle. Ecouter Maria Schneider, la tristesse aux lèvres, parler de sa mise à l’écart créative par Marlon Brando et Bernardo Bertolucci sur le tournage du *Dernier Tango*, ou encore Rita Renoir, avec son bagou inimitable, balayer d’un revers de la main ceux qui lui ont reproché d’être « castratrice », a quelque chose de terrifiant. Sous nos yeux, et surtout sous nos oreilles, ces actrices déballetent cet impensé refoulé, ce tabou qui fait l’objet d’un grand déni : les femmes pensent, sont « traversées par des idées », comme le dira Jane Fonda dans une saillie renversante.

Et pas n’importe quelles idées. Avant l’heure, ces actrices intellectualisent des concepts à peine nés – le *male gaze*, théorisé en 1975 par [Laura Mulvey](#), - voire les anticipent. Lorsque Juliet Berto évoque, au détour d’une question sur la rivalité (« *As-tu déjà eu à jouer des scènes chaleureuses avec une autre actrice ?* »), la sous-représentation des amitiés féminines à l’écran, on ne peut s’empêcher de penser au test de [Bechdel](#), outil inventé en 1985, qui permettra d’évaluer le sexisme d’un film en fonction de sa capacité à remplir l’exigence narrative suivante : deux femmes identifiées doivent avoir une discussion ensemble, qui concerne autre chose qu’un homme. Le sort cruel réservé aux actrices vieillissantes, l’érotisation des corps prépubères, l’aliénation par des rôles réducteurs (la maman, la putain ou l’ingénue, les trois points cardinaux de la féminité telle que le cinéma la fantasme), la mythification de la femme comme outil d’oppression... Tout ce qui fera le terreau des *gender studies* est ici posé en germes.

Derrière l’étirement, l’aisance de cette parole, s’écrit bien-sûr un projet féministe : faire de l’esprit une valeur plus puissante que la sacro-sainte beauté, inverser la hiérarchie du corps et de l’intelligence qui profite à l’hégémonie masculine. Delphine Seyrig, laissée hors-champ, est la cheffe d’orchestre discrète de cette chorale effervescente. Ses questions simples mais vives sont comme un leit-motiv lancinant, qui poussent ses interlocutrices à remonter du constat vers la cause, du symptôme vers l’origine du mal, de l’anecdotique vers le structurel. Une dialectique orale que Delphine Seyrig filme avec un plaisir contagieux, urgent, bien consciente qu’avant de proposer des slogans, une révolution doit congédier les mots de l’opresseur.

***Sois belle et tais-toi* de Delphine Seyrig, Splendor Films, 1h52, ressortie le 15 février**

**Séance spéciale le jeudi 16 février à 20h30 au mk2 Beaubourg, [réservations en ligne ici](#)**

***Delphine Seyrig, En constructions* de Jean-Marc Lalanne, [Capricci](#), 184 p., 17e. En librairies le 17 février**